



LE
ROSAIRE
POUR !
TOUS.



BULLETIN MENSUEL

PUBLIÉ PAR

LES PERES DOMINICAINS

DU

COUVENT DE ST-HYACINTHE

P. Q. (CANADA).

Abonnement : 15 cents par an.

Vol. IV, No. 2, Février 1900

LES ABONNEMENTS VONT DE JANVIER A JANVIER.

SOMMAIRE

GRAVURE : L'adoration des Mages.....	5
Le Rosaire, trésor de perfection.....	2
Le docteur Récamier et l'Ave Maria.....	3
La chère maison.....	6
Monseigneur Darboy.....	7
La loi de Dieu.....	8

LE ROSAIRE, TRESOR DE PERFECTION

Notre divin Rédempteur ne s'est pas contenté de nous faire connaître, par les mystères de sa vie, de sa passion et de sa mort, la sainteté infinie du souverain bien et la malice infinie du souverain mal ; mais il nous a encore enseigné, par ses exemples, une vie de perfection qui, en nous éloignant du souverain mal, nous excite encore à imiter la perfection du souverain bien. Comme le nouvel Adam a voulu s'associer Marie, la nouvelle Eve, pour le salut du monde, il a voulu aussi l'avoir pour aide et *coadjutrice*, pour le réformer par ses exemples unis aux siens. C'est pourquoi elle eut toujours part au principaux mystères de la vie de son divin Fils, afin de pouvoir l'imiter de la manière la plus parfaite, et que, devenue semblable à lui, elle pût, comme lui, être le modèle parfait proposé à l'imitation de ses serviteurs. L'exemple de Marie est en quelque sorte encore plus efficace, car c'est celui d'une simple créature et d'une mère. Le Rosaire, en nous mettant devant les yeux Jésus et Marie, dans les mystères de leur vie, peut bien s'intituler avec raison une école constante, un riche trésor de perfection et de sainteté.

Pour faire mieux ressortir cette pensée, il faut considérer les différentes parties qui composent le Rosaire, en même temps que le choix et la disposition de ses mystères ; car tout y est admirablement coordonné, tout tend à nous conduire à la perfection évangélique. Et, en effet, toute la perfection consiste à s'éloigner du mal et à faire le bien ; c'est en cela seul qu'a dû consister la perfection du Sauveur lui-même, selon ce qu'avait dit le prophète Isaïe : " Il mangera le beurre et le miel, afin de savoir réprover le mal et choisir le bien." Or, pour ce qui est du mal à éviter, il est à remarquer que chacune des classes de mystères que nous méditons, dans les trois parties du Rosaire, tend spécialement à déraciner de notre cœur une des trois funestes sources d'où découlent tous les péchés : la triple concupiscence dont parle l'apôtre saint Jean, savoir : la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie. Les incomparables exemples d'humilité et d'abaissement de Jésus et de Marie, que nous admirons dans les mystères joyeux, nous apprennent à déraciner de notre cœur l'orgueil et l'estime de nous-même ; les souffrances, les ignominies et l'agonie de Jésus et de Marie, que nous méditons dans les mystères douloureux, nous apprennent à réprimer la concupiscence de la chair par la mortification de notre corps ; enfin, la gloire et le triomphe de Jésus et de Marie, que nous présentent les mystères glorieux, et qui nous sont réservés ainsi qu'à tous les saints, nous excitent à arracher de notre cœur la terrible concupiscence des yeux, c'est-à-dire l'amour des biens temporels, des biens de notre exil, de cette triste terre.

LE DOCTEUR RÉCAMIER ET L'AVE MARIA

En 1852, dans la nuit du 28 au 29 juin, mourait à Paris, le célèbre Récamier.

Médecin ordinaire de l'Hôtel-Dieu, en 1806, il occupa ce poste pendant 40 ans, jusqu'au 1er janvier 1846.

Joseph-Claude-Anthelme Récamier, né à Cressin, commune de Rochefort, le 6 novembre 1774, était un homme profondément religieux et d'une bienfaisance inépuisable.

Ami particulier du R. P. de Ravignan, il sauva ce dernier d'une maladie très grave, dans le courant de février 1852.

En parlant de l'éminent praticien, le P. de Ponlevoy s'exprime ainsi : " M. Récamier n'était jamais à bout de moyens ; il savait beaucoup, mais quand il ne savait plus, il inventait et essayait encore, quand les autres ne savaient plus rien, n'avouant la médecine vaincue que par la mort."

Mais l'excellent docteur était aussi un fidèle serviteur de Marie, et pour lui prouver son amour, il se plaisait à réciter le chapelet. " Quand je suis inquiet sur un malade, disait-il, quand je suis à bout de ressources, je m'adresse à Celui qui peut tout guérir. Seulement, j'y mets de la diplomatie, je prends la sainte Vierge pour mon intermédiaire. En me rendant chez mes clients, je lui offre quelques dizaines du Rosaire. Rien de plus facile. Je glisse ma main dans ma poche et j'entre en conversation."

En voici un exemple. Il s'agit d'un moribond que le pieux Récamier eut un jour le bonheur de convertir par un *Ave Maria* récité en famille. Un jeune poète a eu la pensée de mettre en vers ce fait bien touchant ; il lui a donné pour titre : *Le Docteur Récamier et l'Ave Maria* :

Pendant trois mois et plus, Récamier, comme un père,
Avait près d'un malade épuisé tous les soins ;
Le malade s'aveuglait, en disant : J'espère...
Je vais mieux... Je vais mieux, docteur, je souffre moins.
Et toujours il baissait, miné par la phtisie,
La pâleur sur le front et la mort dans les yeux.
Un jour, le bon docteur se sent l'âme saisie ;
Il voit ce moribond, confiant et joyeux,
Qui, songeant à demain sans penser à son âme,
En aveugle, affrontait l'éternel avenir.
Il s'approche, il lui dit un mot de Notre-Dame.
Il lui parle du Ciel qui ne doit pas finir.

Tout à coup, le malade interrompt : Oh ! de grâce...
Vous voulez m'effrayer... Nous n'en sommes pas là.
Parlons d'autres sujets, car le vôtre me lasse.
Adieu, mon cher docteur.

Récamier s'en alla,
Triste, car, insister, c'était tout compromettre.
Il s'en revint chez lui, disant tout bas au Ciel :
Cette âme, il me la faut, Seigneur Jésus, bon Maître,
Pour elle, sur la croix, vous avez bu le fiel,
Sauvez-la, sauvez-la. Puis il prit un Rosaire,
Et, priant la Madone, il traversa Paris.

Le soir, lorsqu'en famille on eut dit la prière,
Suivant le vieil usage, au pied du Crucifix :
" Mes enfants, invoquons notre Mère chérie,
Dit le père ; un *Ave* pour un pauvre mourant,
Que Dieu le convertisse."

Et l'on pria Marie.
Ce fut sans doute au ciel un parfum odorant.

Et comme Récamier se relevait, sa montre
Tombe à terre ; il se baisse et la prenant en main :
Eon, fit-il, cette vieille est solide... Par contre,
Elle ne marche plus ; on y verra demain.
En attendant, bonsoir.

Le matin, au plus vite,
Il court chez son malade, il le trouve joyeux :
" C'en est fait, cher docteur, c'est fini, je suis quitte.
Je me suis confessé... Pour le coup, je vais mieux.
Confessé ! vous ! reprend Récamier, à quelle heure ?
A neuf heures, hier soir... J'ai reçu le bon Dieu.
Jamais depuis longtemps, je n'eus de nuit meilleure
Soudain, il s'affaissa : "Merci, docteur, adieu."
Ce fut tout...

Récamier regarde alors sa montre,
Elle était arrêtée à neuf heures : De fait,
C'est bien cela, dit-il, voilà ce qui démontre
Que notre *Ave* d'hier a produit son effet.



L'ADORATION DES MAGES

LA CHÈRE MAISON

La maison paternelle ! Elle garde souvent notre conscience de tout mal et accident, et fait notre honnêteté.

Un député de . . .—il y a un mois—entrevit, encadrée dans la porte du palais Bourbon, ouverte sur les vacances, la maison paternelle. Il part. Sa pensée, en avant-courrière, le devance dans une embrasure de fenêtre, d'où sa mère regarde la rue par où il arrivera, et tricote des bas pour les pauvres. Sa mère était vieille ; elle était veuve.

Le député, lui, était un homme loyal, mais faible. Il votait par entraînement et sans discernement, les lois les plus ennemies de ses traditions de famille et des inspirations de sa conscience. Mais, à chaque vote—singulière et pieuse obsession—il revoyait, par un jeu subtil de sa mémoire, le crucifix sous lequel son père était mort. C'était un Christ d'ivoire, sur fond de velours, dans un cadre doré. Plusieurs générations passées, l'or avait rougi ; le velours, blanchi ; l'ivoire, jauni.

Le député volait donc avec ravissement à la maison paternelle et aux lèvres de sa vieille mère.

La chère maison, noire et cassée, est comme une aïeule. On en aime même les décrépitudes et les sévérités. Le député influent se sentit, en face d'elle, redevenir l'humble fils. Il se hâte vers le fauteuil dans l'embrasure de la fenêtre. Le fauteuil est inoccupé depuis huit jours.

—Malade, chère mère ? Ec vous ne m'en avez rien fait écrire !

—Je t'attendais, mon enfant. Je t'attendais surtout pour mourir. Il y a des ombres sur le cœur et des pressentiments sous le front qui ne nous trompent point.

—Mais non, ma mère, non. Me voici, et vous allez être si heureuse que vous allez vite guérir !

Machinalement, il leva les yeux sur la murailles de cette alcôve où son père avait trépassé. La muraille était nue. Seul, un clou y restait, retenant un nœud de ruban fané et un brin de buis desséché. Le député ne dit rien. Il avait remarqué que tous les crucifix de la maison avaient disparu. Sans eux, la maison lui semblait déserte.

—Mère, que sont devenues les croix pendues dans toutes les chambres ?

—Je les ai envoyées aux écoles auxquelles le maire a enlevé les leurs. Et à quoi bon les conserver ? N'as-tu pas décroché le Christ

de toutes les lois que tu as votées ? Mon cœur s'est brisé, et j'en meurs peut-être.

Le fils, atterré, baissa la tête et garda le silence.

—Cependant, continua la pauvre malade, je désirerais mourir comme tous les nôtres sont morts. Veux-tu me donner une dernière consolation ? J'ai besoin d'être consolée de notre séparation et de tes abandons.

—Ma mère, au nom du ciel ! parlez !

—Au nom du ciel ! hélas ! répondit-elle en souriant avec tristesse. Eh ! bien, va me chercher un crucifix devant lequel je puisse joindre les mains et sur lequel je puisse arrêter mon dernier regard. Ton père a fait ainsi. Je voudrais prier celui qui pardonne miséricordieusement les mères et les fils.

Le fils, bouleversé, sortit. Il était pâle et tremblant ; les larmes aveuglaient ses yeux et des sanglots suffoquaient sa gorge. Il courut instinctivement au presbytère, et, comme un mendiant honteux, il demanda l'aumône d'un crucifix. Il l'apporta lui-même à sa mère. La mère les embrassa tous deux.

—Mon enfant, puisque tu le ramènes à la maison paternelle d'où tu l'avais chassé, ne le renvoie plus, en souvenir de moi. Tant de gens à qui tu l'as arraché, mourront désespérés !

Elle mourut bientôt, et, en effet, les yeux fixés sur le Christ de cuivre accroché à la même place que le Christ d'ivoire.

Quelques jours après, le fils réinstallait un crucifix dans chaque chambre. Les vieux clous attendaient. Sa conscience et la maison paternelle lui semblaient réhabilitées.

—o—

MONSEIGNEUR DARBOY

On racontait, le jour des funérailles de Monseigneur Darbois, un détail, encore peu connu, de son arrestation.

Il est maintenant certain que si l'éminent prélat ne s'est point dérobé à cette arrestation et à la mort qui l'a suivie, c'est qu'il a voulu rester, jusqu'au dernier moment, au milieu de ses fidèles ; c'est que le sentiment du devoir a dominé chez lui toutes les appréhensions, toutes les craintes qu'il était en droit de concevoir en présence des fureurs impies dont il était témoin.

Le jour même où les sicaires de la Commune posèrent la main sur le premier pasteur de Paris, l'imprimeur de la *Semaine Re-*

ligieuse du diocèse, M. de Soye, lui écrivit une lettre dans laquelle il l'avertissait de ce qui se machinait contre les membres du haut clergé.

“ Déguyez-vous et fuyez sans retard, lui disait-il. Je sais à quoi vous êtes exposé. Ces gens ne reculeront devant rien. N'espérez point leur faire entendre la voix du sentiment ou de la raison.”

Et il rapportait à l'archevêque une conversation entendue sur le seuil de sa librairie, au milieu de gardes nationaux ivres, qui se réjouissaient d'avoir à saisir une si noble proie.

Monseigneur Darboy reçut à temps cet avertissement, conçu dans les termes les plus émus, les plus pressants. Il ne prit pas même le soin de réfléchir. Il eut une courte entrevue avec son grand-vicaire, Monseigneur Sura, évêque *in partibus* de Parium, l'engagea chaleureusement à éviter les dangers qu'il courait lui-même, et fit—d'ailleurs en vain—de grands efforts pour le dissuader de rester à Paris. Puis, après cette tentative, bien résolu à braver la rage des bandits fédérés, il répondit à M. de Soye, de sa petite ronde courte, propre et serrée, quelques mots qui résumaient les motifs de cette décision.

Quand on vint arrêter le prélat et son grand-vicaire, la lettre de l'imprimeur de la *Semaine Religieuse* était encore dans le cabinet de travail de l'archevêque, toute grande ouverte sur son secrétaire. Bien entendu, la Commune fit rechercher M. de Soye, mais ce dernier avait deviné ses intentions et venait de quitter Paris.

—o—

LA LOI DE DIEU

Dans l'arrondissement d'Argentan, le second dimanche de l'Avant, un cultivateur, malgré les représentations de sa femme, chargeait un tonneau de cidre qu'il voulait transporter. La femme, contrariée de ce qu'on violait la loi de Dieu par un travail qui n'était pas nécessaire, s'en alla aux Vêpres, en disant : “ Je crains un malheur ! ” En effet, au milieu des Vêpres, on accourt à l'église et on lui dit : “ Votre mari est blessé ! ” Il avait une jambe broyée. Le médecin déclara l'amputation nécessaire. Avant l'opération, l'infortuné se confessa avec de grands sentiments de repentir. Il disait à ceux qui l'entouraient : “ Dieu m'a puni, mais je l'ai mérité.”

—o—